

François BAFOIL, *Max Weber. Réalisme, rêverie et désir
de puissance*

Paris, Hermann Éditeurs, 2018

Philippe Hamman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/allemande/820>

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2018

Pagination : 463-470

ISSN : 0035-0974

Ce document vous est offert par Fondation nationale des sciences politiques



Référence électronique

Philippe Hamman, « François BAFOIL, *Max Weber. Réalisme, rêverie et désir de puissance* », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 50-2 | 2018, mis en ligne le 30 décembre 2018, consulté le 07 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/allemande/820>

Italiques

François BAFOIL, Max Weber. Réalisme, rêverie et désir de puissance, Paris, Hermann Éditeurs, 2018, 434 p.

L'œuvre du sociologue Max Weber (1864-1920) est désormais largement accessible en langue française – y compris avec des traductions révisées⁽¹⁾ et un regard réflexif sur cet acte non neutre de la traduction qui participe de la diffusion internationale d'une pensée⁽²⁾. Elle n'est toutefois pas d'accès aisé, que ce soit en raison de textes inachevés ou, plus largement, du fait que pour comprendre le programme de la « sociologie compréhensive » qu'il a largement impulsée, il faut en permanence penser en miroir ses postures épistémologiques et ses études thématiques, portant au demeurant sur une diversité d'objets. L'on dispose toutefois d'outils de lecture, parmi lesquels les travaux de Catherine Colliot-Thélène, et notamment la synthèse qu'elle a publiée aux éditions de La Découverte⁽³⁾, mais aussi ceux de Hinnerk Bruhns⁽⁴⁾ et d'autres encore ; sans oublier les pages dédiées dans tous les manuels de sociologie à celui qui a été consacré comme le principal fondateur de la sociologie allemande et de l'individualisme méthodologique. C'est là un signe en soi, qu'il s'agisse d'ouvrages d'histoire de la

1 À l'exemple des deux célèbres conférences de Max Weber rassemblées en français sous le titre *Le savant et le politique*, devenues un quasi-passage obligé dans le cursus des étudiants en sciences politiques et sociales. Outre la première traduction de Julien Freund (Paris, Plon 10/18, 1959), l'on dispose à présent également d'une nouvelle édition établie par Catherine Colliot-Thélène (Paris, La Découverte, 2003).

2 On sait les débats sur le fait que l'œuvre de Max Weber n'aurait été connue en France que tardivement et partiellement, à travers Raymond Aron et Julien Freund. Pour une mise à distance, lire notamment Jean-Pierre GROSSEIN, « Max Weber "à la française" ? De la nécessité d'une critique des traductions », *Revue française de sociologie*, 46/4 (2005), p. 883-904, <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-1-2005-4-page-883.html>.

3 Catherine COLLIOT-THÉLÈNE, *La sociologie de Max Weber* (2006), Paris, La Découverte (coll. Repères), 2014, 128 p.

4 Voir sa page personnelle : <http://crh.ehess.fr/index.php?97>. Il a publié récemment *Max Weber und der Erste Weltkrieg*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2017, 221 p.

discipline ou de méthodes en sciences sociales, de manuels devenus emblématiques⁽⁵⁾ comme de publications plus récentes⁽⁶⁾.

Que peut-on alors apprendre sur Max Weber dans l'imposant ouvrage de 434 pages que nous offre François Bafoil ? C'est d'abord un pas de côté qui est proposé au lecteur. L'auteur, directeur de recherche au CNRS, rattaché au Centre de recherches internationales (CERI) à Sciences Po Paris, est diplômé en philosophie et titulaire d'une HDR en sociologie. Ses deux principaux champs de recherche sont, d'une part, les politiques de l'énergie et la justice énergétique en Europe et en Asie et, d'autre part, la théorie politique, à travers des approches comparées du rationalisme, en particulier à partir des œuvres de Max Weber, précisément, et de Sigmund Freud. Le décor est ainsi planté, Freud étant largement mobilisé dans le présent ouvrage, en particulier au chapitre VII sur les interprétations psychanalytiques de la maladie de Max Weber (p. 143-171), dans les rapports entre sociologie et psychologie, abordés p. 212-217, et, conséquemment, en bibliographie (p. 403).

Le livre de François Bafoil ne s'apparente donc pas directement à une sociologie de Max Weber et de ses travaux. Il s'agit davantage d'une perspective d'histoire des idées combinée à une biographie intellectuelle, ambitionnant de dégager des correspondances entre l'auteur et son œuvre. Une « psychobiographie », pourrait-on dire. Cette écriture a été quelque peu refoulée de la production académique, ou du moins a suscité des controverses sur sa portée scientifique – singulièrement en sociologie, du reste, où l'« illusion biographique » (dénoncée en particulier par Pierre Bourdieu dans le célèbre article éponyme⁽⁷⁾) et la « méthode biographique » (notamment mise en avant par Jean Peneff⁽⁸⁾) débattent avec de réels arguments⁽⁹⁾.

Mais il n'est pas si surprenant de voir une telle entrée retenue par François Bafoil pour aborder Max Weber. Il n'est en effet pas un manuel ou ouvrage consacré à ce dernier qui ne pointe la position scientifique forte qu'a pu avoir Max Weber – tôt du reste, avec une réelle reconnaissance universitaire dès 35 ans à Heidelberg et plus largement en Allemagne, appuyée notamment sur son étude sur les travailleurs agricoles à l'est de l'Elbe⁽¹⁰⁾, sur laquelle revient François Bafoil au chapitre IV (p. 95-115) – et en même temps sa fragilité, entre maladie et dépression, de 1897 à 1902 en particulier, avant de revenir à l'écriture et de publier, entre autres, L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme en 1904. Ces ambivalences ne peuvent évidemment que donner envie d'en savoir plus sur l'interpénétration de l'œuvre et de l'existence de Max Weber⁽¹¹⁾. Tel est

5 À l'instar de l'important chapitre (p. 497-583) consacré à Max Weber dans le manuel de Raymond ARON, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, 663 p.

6 Par exemple, voir la section « Max Weber, sociologue de l'activité sociale » (p. 168-187) dans le manuel rédigé par Jean-Pierre DELAS et Bruno MILLY, *Histoire des pensées sociologiques* (1997), Paris, Armand Colin, 2015, 540 p.

7 Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63 (1986), p. 69-72.

8 Jean PENEFF, *La méthode biographique. De l'école de Chicago à l'histoire orale*, Paris, Armand Colin, 1990, 144 p.

9 Pour un retour sur le débat, voir par exemple Frédérique GIRAUD, Aurélien RAYNAUD, Émilie SAUNIER, « Principes, enjeux et usages de la méthode biographique en sociologie », *Interrogations*?, 17 (2014), <http://www.revue-interrogations.org/Principes-enjeux-et-usages-de-la>.

10 Max WEBER, *Die Lage der Landarbeiter im Ostelbischen Deutschland* (1892), *Max Weber Gesamtausgabe, Band I, Halbband*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1984, 592 p.

11 C'est l'hypothèse structurante de la « psychobiographie » de penser ensemble les processus et les mécanismes (inconscients de l'auteur) qui sont susceptibles de motiver à la fois la vie et l'œuvre : lire Dominique FERNANDEZ, *L'Arbre jusqu'aux racines*, Paris, Grasset, 1972, 358 p.

bien l'angle retenu par François Bafoil, la quatrième de couverture n'en fait pas mystère, énonçant d'emblée: «À peine âgé de 35 ans, Weber fut terrassé par la maladie et ne retrouve sa force créatrice qu'après une longue convalescence, à l'approche de la quarantaine, lorsqu'il publia les écrits sur la science et la religion. [...] Cet ouvrage éclaire les liens entre la maladie nerveuse dont Weber souffrit jusqu'à la fin de sa vie, l'apologie de la volonté dont il fit l'une des lignes directrices de son œuvre scientifique, et ses engagements nationalistes (notamment durant la Première Guerre mondiale).»

En cela, c'est une approche expressément psychanalytique qui est développée, dans le but de «comprendre le lien entre un auteur et son œuvre. En insistant sur la correspondance entre la complexité du moi et la vision du monde que ce dernier forge, cette approche permet de comprendre les conflits et les luttes qui les traversent tous deux, et de saisir les œuvres comme une mise à distance de la maladie» (p. 394). Autrement dit, l'ouvrage se donne pour objet d'interroger, à travers la biographie de Max Weber – dépliée chronologiquement en cinq parties qui s'articulent, de 1864 à 1920 au total –, «comment l'étroite corrélation entre le sentiment intime de la faute et la conviction d'un manque dans la société a ouvert sur la valorisation de la volonté de puissance sous-tendant d'un côté l'éthique héroïque et de l'autre l'État-puissance» (p. 393), c'est-à-dire des constructions conceptuelles au cœur de la sociologie wébérienne. Ainsi que le pose François Bafoil, et en écho au titre même de son livre, «en s'attachant à la dualité qui oppose chez Weber sa constante rêverie au réalisme le plus ferme, cet ouvrage cherche à montrer comment son effort de rationalisation théorique jamais n'élimine le sentiment, et comment la rêverie sans cesse s'articule à sa volonté de savoir. [...] Entre rêverie d'une unité perdue qu'il recherche incessamment au cœur de la nation et de l'amour, et volonté de puissance qu'il assigne à l'État et à la guerre, la pensée de Weber oscille entre affirmation de la vie et fascination de la mort» (p. 24-25).

Précisément, François Bafoil prend appui (p. 15-16) sur la littérature qui prône d'analyser la vie de Max Weber pour saisir sa sociologie, à l'exemple des travaux de David Chalcraft, cité (p. 16) pour sa position selon laquelle on ne peut se contenter d'une lecture désincarnée de l'œuvre indépendamment de la vie de l'auteur, et donc qu'il est «inadmissible» de compartimenter vie privée et «domaine public de ses écrits»⁽¹²⁾.

La ligne directrice de la démonstration est alors la suivante: les analyses de Max Weber ne peuvent se comprendre indépendamment de sa psychologie et tout spécialement de la maladie nerveuse dont il a souffert. Dès l'introduction, François Bafoil affirme «chercher à comprendre dans quelle mesure l'œuvre s'inscrit en référence à la maladie; non pour en prolonger certains aspects mais pour s'en affranchir absolument. En cela, les œuvres sont autant de traces et d'échos qui témoignent de sa lutte contre le réel de la maladie, contre l'effondrement psychique, cette angoisse de la chute qui ne cessera de le traverser et que l'on interprète, pour reprendre ses propres termes, comme une angoisse de mort» (p. 15).

Sur ce plan, on dispose déjà d'une analyse freudienne de la maladie de Max Weber (comme une crise œdipienne permettant de comprendre les valeurs sous-jacentes à son œuvre), à travers l'ouvrage d'Arthur Mitzman, *The Iron Cage*⁽¹³⁾. François Bafoil s'y réfère explicitement lorsqu'il introduit son propos (p. 17-18), tout en positionnant de suite la valeur ajoutée qu'il estime apporter, à la fois en termes de méthodologie, de sources et de période traitée. Sur le volet méthodologique, François Bafoil souhaite

12 David CHALCRAFT, «Weber, Wagner and Thoughts of Death», *Sociology*, 27/3 (1993), p. 433-449, cité p. 434.

13 Arthur MITZMAN, *The Iron Cage. An Historical Interpretation of Max Weber*, New Brunswick, Transaction Books, 1985, 337 p.

mettre directement en regard de son sujet – la maladie de Max Weber – les textes mêmes de Freud, car rédigés à la même période. En termes de sources exploitées, Arthur Mitzman n'a pas pu avoir accès à l'ensemble de la correspondance privée de Max Weber aujourd'hui disponible. Enfin, ce dernier s'est moins appesanti sur la position de Max Weber par rapport à la guerre de 1914-1918 que ne le fait François Bafoil, qui y consacre trois chapitres (chapitres XII à XIV) : selon lui, il s'agit là d'une « étape fondamentale dans la vie et dans la pensée de Max Weber parce qu'elle va lui permettre d'unifier et sa trajectoire personnelle et celle de l'Allemagne » (p. 267).

Car ce sont bien là, à travers la correspondance de Max Weber et la Première Guerre mondiale, les deux modes d'entrée privilégiés par François Bafoil au centre de son livre, par lesquels il estime apporter une plus-value à la littérature existante. Il pointe ainsi de la même façon, à l'endroit du récent ouvrage d'Hinnerk Bruhns, *Max Weber und der Erste Weltkrieg* (2017), le fait que ce dernier n'explore pas suffisamment, selon lui, les lettres privées du sociologue et son rapport à l'amour et à la sexualité au cours de cette période. Tandis que, pour François Bafoil, des concepts centraux de la pensée de Max Weber que sont la domination et la légitimité gagnent justement à être analysés en corrélation avec sa correspondance (p. 22), qui laisse notamment ressortir une soumission volontaire à sa maîtresse Else von Richthofen (en particulier, chapitre XVI, p. 357-383) : « L'amour opère également sur le versant de la sexualité. [...] La passion vécue dans une excitation incandescente [avec Else von Richthofen] fourni[t] la matière pour réinterpréter certaines catégories de la sociologie politique de leur auteur, comme le charisme, la domination et la légitimité » (p. 30). C'est également sur l'interprétation de la rêverie que François Bafoil affirme (p. 23) se distinguer de l'analyse de Michel Lallement : rêverie fantasmatique pour le premier, rêverie de la grâce comme piste de ré-enchantement du monde, pour le second⁽¹⁴⁾.

François Bafoil prend soin de se détacher d'une lecture mécaniste, anticipant sans doute de possibles critiques, et parle ainsi de « correspondances », qu'il s'agit pour lui d'étudier : « [...] Nous pouvons esquisser la structuration du monde selon Weber à partir des composantes qui structurent son moi, comme autant de correspondances qui donnent à penser non pas une identité entre les deux sphères – le moi et le monde – et encore moins une causalité, mais une proximité, une familiarité, en quelque sorte une résonance. » Et d'explicitier : « Ces composantes sont toutes orientées vers le sens de la responsabilité et comme on vient de le voir, pénétrées de sens du devoir, de la faute et de la dette. Ces trois orientations subjectives fondent les différents échanges dans les champs de l'économie, de la science, de la guerre et de l'amour qui, pour cette raison, structurent les institutions correspondantes » (p. 197). Pour retenir deux exemples parmi d'autres, c'est en ce sens que François Bafoil s'attache, au chapitre VIII (p. 173-185), à « systématiser les dimensions du monde intérieur de Max Weber [...] et les comprendre en lien avec son effort de rationalisation du monde » (p. 173) ; et, au chapitre XIII (p. 301-308), à considérer, en filiation avec la thèse (qu'il cite) de David Beetham⁽¹⁵⁾, en quoi son expérience de gestion hospitalière, durant la Première Guerre mondiale, à travers l'administration de 42 lazarets dans la région de Heidelberg en 1914-1915, a contribué à forger son analyse de la bureaucratie : « Cette fois ce n'est pas tant l'organisation adaptée aux fins complexes de l'administration sur laquelle il insiste [...] que sur la capacité de certains individus de développer des fins autonomes

14 Michel LALLEMENT, *Max Weber, Tensions majeures. Max Weber, l'économie, l'érotisme*, Paris, Gallimard, 2015, 275 p.

15 David BEETHAM, *Max Weber and the Theory of Modern Politics*, Cambridge, Polity Press, 1989, 304 p. Voir le chapitre « *The Limit of Bureaucratic Rationality* », p. 63-94.

au sein même des organisations bureaucratiques et donc de mettre en danger la cohésion collective» (p. 301).

Qui plus est, le lecteur germaniste de la Revue d'Allemagne fera peut-être de lui-même un parallèle entre la lecture psychanalytique qui irrigue l'ouvrage de François Bafoil et la publication en 2005 par l'historien allemand Joachim Radkau de l'imposante biographie Max Weber. Die Leidenschaft des Denkens (non traduite en français à ce jour)⁽¹⁶⁾, où ce dernier se donnait justement pour objet de lier «Leben, Werk und Zeit Max Webers zu einem spannenden Panorama». Le matériau largement mobilisé par Joachim Radkau pour ce faire a été la correspondance intégrale du sociologue, publiée dans les années 1990; et c'est précisément sur cette correspondance intime que se fonde également François Bafoil, qui a lu les travaux de Joachim Radkau, et le cite dès l'introduction pour avoir été le premier à mettre en avant, dans sa biographie de 2005, la dimension de l'amour et de la sexualité dans la vie privée de Max Weber.

On peut alors pointer le risque de vouloir mettre à jour conjointement la part d'ombre de la vie et de l'œuvre de Max Weber. Il y a là potentiellement une sorte d'illusion de la découverte archivistique qui guette le chercheur, celle d'illuminer ce qui serait resté jusque-là non compris, grâce à un document nouveau mais qui ne s'inscrit pas forcément toujours dans une série significative; comme l'a bien relevé Arlette Farge, les archives parlent du réel sans jamais le décrire⁽¹⁷⁾. Sur cet enjeu, François Bafoil manifeste une double attention.

Premièrement, face à l'illusion du dévoilement, l'auteur peut se prévaloir à bon droit, lorsqu'il se fonde sur la correspondance de Max Weber, d'un matériau très conséquent: pas moins de 12 volumes publiés⁽¹⁸⁾, et en particulier des séries continues de lettres. Par exemple, l'analyse, aux chapitres XV et XVI, de la correspondance adressée par Max Weber sur la fin de sa vie à ses maîtresses Mina Tobler et Else von Richthofen se fonde sur un ensemble de respectivement 43 et 70 lettres.

Deuxièmement, François Bafoil prend soin tout au long des développements à «sourcer» précisément chacun de ses arguments, point par point. Il soulève cette rigueur méthodologique et de corpus à l'encontre d'autres études qui ne s'avèreraient pas autant étayées en matière de références. Ainsi d'un ouvrage récent édité par Hinnerk Bruhns, dont il relève: «Les clichés ayant la vie dure, un commentateur l'a récemment traité [Max Weber] d'"observateur le plus lucide du processus universel de rationalisation" sans préciser aucun de ces termes» (p. 10)⁽¹⁹⁾. Ou plus nettement encore, à l'encontre du sociologue allemand Dirk Kaesler: «auteur lui-même d'une récente et volumineuse biographie de plus de 1 000 pages qui de manière très surprenante pour un ouvrage qui se veut scientifique ne comporte aucune note de référence, Kaesler n'accorde aucun crédit aux différentes interprétations susceptibles d'éclairer la maladie du sociologue» (p. 20).

Il faut également comprendre ici que François Bafoil se positionne de la sorte avec netteté dans le débat, vif outre-Rhin, qui a opposé Joachim Radkau et ses détracteurs, au premier rang desquels Dirk Kaesler.

16 Joachim RADKAU, Max Weber. Die Leidenschaft des Denkens, Munich, Carl Hanser Verlag, 2005, 1008 p.

17 Arlette FARGE, Le goût de l'archive, Paris, Points-Seuil, 1997, 176 p.

18 <https://www.mohrsiebeck.com/mehrbaendiges-werk/max-weber-gesamtausgabe-323700000>.

19 Faisant écho à Hinnerk BRUHNS (textes réunis et présentés par), Max Weber. Discours de guerre et d'après-guerre, Paris, Éditions de l'EHESS, 2015, 136 p., p. 59.

La controverse pourrait se relire comme suit : à s'attacher au non-vu et au non-dit, progresse-t-on nécessairement vers les dynamiques et les modes explicatifs les plus structurants d'un auteur et/ou d'une œuvre ? La réponse n'est pas simple. Si le sociologue est a priori peu friand des explications psychologisantes, et moins encore s'il se situe dans les filiations de la sociologie française durkheimienne qui a fait de la rupture avec le psychologisme la pierre angulaire de la mise à distance du sens commun et de la construction de l'objet scientifique, il sait pour autant qu'il est souvent approprié d'éclairer des processus et enjeux majeurs par leur marge... et qu'il convient de reconnaître, quel que soit le « grand ancêtre » dont il s'agit, la complexité d'une pensée trop souvent ramenée ex post à des postures binaires – à l'instar précisément de l'opposition Durkheim/Weber⁽²⁰⁾.

Côté allemand, si elle a été bien accueillie par la presse, la biographie établie par Joachim Radkau a clairement suscité des polémiques. Par exemple, Dirk Kaesler, professeur de sociologie spécialiste d'histoire de la discipline, a regretté « die Verdunkelung des Werks durch die indiskrete Helligkeit der Bloßstellungen »⁽²¹⁾, autrement dit un clair-obscur conséquence d'un regard indiscret porté sur des correspondances non forcément significatives, un étalage de la vie privée sans intérêt proprement scientifique ; plusieurs universitaires allemands des sciences sociales ont du reste pris part au débat⁽²²⁾.

À travers son ouvrage, François Bafoil a clairement choisi son camp, à savoir étudier et interpréter la correspondance privée de Max Weber en miroir de son œuvre, c'est-à-dire « comprendre comment ses considérations sur la maladie, l'amour et la mort s'articulent à l'éthique de la volonté et à la glorification de la guerre pour s'affranchir d'une angoisse de mort qui n'a cessé de le tarauder » (p. 22) ; « En somme, penser son œuvre comme une interprétation du monde portant les traces des tensions qui déchirent son moi » (p. 23). Endossant cette posture, François Bafoil se rapproche de Joachim Radkau et balaie sans détour les critiques de Dirk Kaesler exprimées dans la biographie que ce dernier a aussi consacré à Max Weber⁽²³⁾ ; il écrit notamment : « Dirk Kaesler en rajoute dans la trivialité en réduisant les propos sur la sexualité de Weber à des "histoires de grands-mères" [Tantengeschichte] » (p. 20) ; et un peu plus loin : « Rien n'est dit de sa complexité psychique en lien avec son œuvre. [...] Simplisme désarmant tant le comportement d'un individu lui paraît devoir être mécaniquement déduit du rapport à la mère et posé comme évident » (p. 21). De même, François Bafoil dénonce la « singulière cécité » (p. 20) de Jürgen Kaube, sociologue et coéditeur du Frankfurter Allgemeine Zeitung, dans l'ouvrage que celui-ci consacre à Max Weber en 2014, traduit en français en 2016⁽²⁴⁾. Car ce dernier, comme Dirk Kaesler, conteste le lien entre le psychisme et l'œuvre de Max Weber : il n'y aurait là qu'une tendance à vouloir « coller [son] œil au trou de la serrure pour la seule raison que le héros y apparaît plus

20 Voir à ce propos Monique HIRSCHHORN, Jacques COENEN-HUTHER (dir.), Durkheim, Weber. Vers la fin des malentendus, Paris, L'Harmattan, 1994, 238 p.

21 Der Spiegel, 4 (2006), p. 143 sqq.

22 On lira notamment les échanges suivants : Nils Freytag, Uta Gerhardt, Barbara Hahn, Gangolf Hübinger, Joachim Radkau, « FORUM: Joachim Radkau: Max Weber. Die Leidenschaft des Denkens », Historical Social Research, 33/2 (2008), p. 331-350, <https://doi.org/10.12759/hsr.33.2008.2.331-350>.

23 Dirk KAESLER, Max Weber. Preuße, Denker, Muttersohn, Munich, C.H. Beck Verlag, 2014, 1007 p.

24 Jürgen KAUBE, Max Weber. Une vie entre les époques, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2016, 438 p. (original : Max Weber – Ein Leben zwischen den Epochen, Berlin, Rowohlt, 2014, 496 p.).

petit»⁽²⁵⁾. Jürgen Kaube adopte davantage une lecture proche de la micro-histoire, et qui est, à sa façon, également attentive en cela à la contextualisation à la fois de l'auteur et des concepts wébériens⁽²⁶⁾.

Il ne s'agit bien sûr aucunement de prétendre trancher le débat dans cette recension. Il convient de créditer à François Bafoil de s'y positionner, en mobilisant, de façon générale, une bibliographie largement à jour sur le sociologue allemand, tant du point de vue des textes (publications allemandes ou traductions françaises, selon le cas) que des analyses parues outre-Rhin aussi bien qu'en France – ce qui n'est pas si fréquent –, même si on peut regretter l'absence de certaines références (à des travaux de Catherine Colliot-Thélène, notamment, manquants de la bibliographie – cette dernière est toutefois signalée tantôt en note de bas de page, par exemple p. 95). En somme, cet ouvrage, outre de permettre au lecteur francophone d'embrasser des débats récents sur cette figure majeure des sciences sociales qu'est – sans conteste, cette fois – Max Weber, nous rappelle qu'il y a toujours un point de vue d'auteur derrière un exercice biographique. En ce sens, «la» biographie d'autorité n'existe guère, et il est heureux de pouvoir compter sur la proposition de François Bafoil dans le paysage des études wébériennes.

Une question posée au fil de l'ouvrage, compte tenu des matériaux de correspondance intime sur lesquels il repose pour une bonne part, est celle du statut de l'écrit(ure) en fonction de la personne ou du public auquel on s'adresse. À ce titre, on ne saurait interpréter pareillement les ouvrages de Max Weber et ses lettres privées, ni non plus ces dernières de façon unitaire (selon, par exemple, qu'il s'agit de lettres de condoléances par rapport à des personnes tombées pendant la guerre, ou de missives à ses maîtresses, etc.). Mais, en même temps, les écrits académiques ne sont pas étanches au vécu de leur auteur, et il est utile d'interroger cette porosité. C'est là le propre du travail d'interprétation des sources par le biographe, et l'opus de François Bafoil peut ici se recommander – même à ceux qui ne partageront pas son point de vue. En effet, l'auteur cite avec constance et précision les éléments de corpus sur lesquels il se fonde. Ceci autorise la falsifiabilité poppérienne et accorde une réelle valeur scientifique, celle qui précisément ouvre aussi à la discussion (laquelle existe en Allemagne, on l'a dit).

De fait, dans son analyse, François Bafoil opère une certaine hiérarchisation de l'importance et/ou du sens de certaines lettres parmi l'imposant corpus aujourd'hui disponible. Des choix ont été logiquement faits de donner à certaines lettres des statuts différents. C'est vrai pour porter la focale sur des aspects jusque-là moins explorés que d'autres quant à la vie de Max Weber (amour et sexualité, notamment), et c'est là peut-être le propre de la publication d'un «nouvel» ouvrage sur un penseur comme Weber. C'est vrai également, et l'on touche ici au travail interprétatif à proprement parler, de la restitution du parcours biographique en 17 chapitres qui ne sont pas traités de la même façon en termes de matériau. Un exemple est celui de la «lettre fondatrice» de Max Weber adressée en 1893 à sa fiancée Marianne en vue de leur mariage, «lettre-contrat» d'un engagement ascétique, qui fait l'objet du chapitre I (p. 33-49), sachant qu'un ensemble de lettres s'organise autour de celle-ci, suivant François Bafoil (p. 28). De même, par la suite, ce dernier souligne qu'«une lettre mérite qu'on s'y arrête tout spécialement : celle qu'il [Max Weber] écrit en septembre 1907 dans laquelle il s'élève contre les idéaux moraux défendus par le psychiatre d'obédience freudienne Otto

25 J. KAUBE, Max Weber, *ibid.*, p. 364.

26 Pour un commentaire, lire la recension de Bastien FOND : <https://journals.openedition.org/lectures/22375>.

Gross», et de la retenir de façon nodale «en l'enrichissant de la lecture d'autres lettres écrites durant les deux séjours qu'il fit à Ascona aux printemps 1913 et 1914» (p. 29).

Au final, il apparaît utile de mesurer ces différents arrière-plans, tant d'écriture de l'ouvrage que de controverses parmi les biographies de Max Weber, spécialement quant à la portée à accorder à sa correspondance privée. On peut alors d'autant mieux cerner l'intérêt et le domaine de validité de l'ouvrage de François Bafoil, ainsi que le point de vue retenu par l'auteur. Il y a là en tout cas une œuvre utile de circulation des savoirs quant à une «autre» histoire d'un «pilier» des sciences sociales allemandes rendue ainsi accessible au public francophone. Le double index des noms et des notions est un outil commode en la matière, de même que l'attention méthodologique louable de l'auteur de fonder son raisonnement et son mode d'écriture, pas à pas, sur des extraits directs de la correspondance étudiée ainsi que des sources référencées en notes de bas de page, qu'il s'agisse des lettres considérées aussi bien que de la littérature analysée – il serait donc injuste d'en rester simplement à certains titres et sous-titres relativement imagés ou littéraires, qui témoignent sans doute plus du souci de rendre la lecture «parlante». Sur la forme, le volume est du reste de belle facture, avec tout au plus quelques imperfections de ponctuation et coquilles résiduelles, que l'éditeur aurait pu faire disparaître⁽²⁷⁾. À un titre ou un autre, cet ouvrage suscitera l'intérêt des spécialistes francophones de Max Weber, et pourra aiguïser la curiosité d'un lectorat plus large en sciences humaines et sociales, notamment en science politique, en histoire de la pensée, mais également en psychologie ou en littérature.

Philippe Hamman

Nephtys Zwer, *L'ingénierie sociale d'Otto Neurath*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2018, 309 p.

Issu d'une thèse de doctorat en études germaniques soutenue à Strasbourg en 2015, cet ouvrage constitue la première étude en français consacrée à l'œuvre de l'économiste, sociologue et philosophe autrichien Otto Neurath.

La première partie s'intéresse aux aspects biographiques. Né à Vienne en 1882, mort en exil à Oxford en 1945, Otto Neurath a été l'un des membres les plus actifs du célèbre Cercle de Vienne, ce groupe de discussion informel qui se réunissait dans la capitale autrichienne entre le début du XX^e siècle dernier et le milieu des années 1930. Économiste formé à l'école historique allemande – celle de Gustav Schmoller et du «socialisme de la chaire» –, il commence, à partir de 1907, par enseigner l'histoire et l'économie à la Neue Wiener Handelsakademie ainsi que dans les universités populaires. Après avoir étudié le fonctionnement de l'économie de guerre dans les Balkans puis participé à la gestion de l'économie de guerre de l'Autriche-Hongrie, il se convainc que l'économie dirigée est plus efficace que l'économie de marché pour répartir les ressources. Dès lors, il s'ingénie à développer un concept d'économie planifiée, centralisée et sans monnaie.

Voyant une occasion de concrétiser son projet, Otto Neurath se lance en 1919 dans la révolution allemande. Il prend la direction du Zentralwirtschaftsamt de la République

²⁷ Notamment pour certaines références ou noms allemands : Freiburg im Breisgau (p. 12), Kaesler (p. 20 et 22), Mohr Siebeck (p. 137).